

TALEB ALREFAI

Hâpy

Histoire d'un transgenre koweïtien

*roman traduit de l'arabe (Koweït)
par Wâël Rabadi & Isabelle Bernard*

Sindbad
ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

HÂ-

— Ne deviens* pas un garçon, ma sœur !

Toute la nuit, la voix m'a poursuivi. Le visage de ma sœur Mariam me suppliait d'un regard doux. Elle m'implorait, arguant de l'amour que je ressentais pour elle. Et puis ce fut le visage de ma sœur Noura qui m'apparut martyrisé par la colère qu'elle avait contre moi, et qui ne tarda pas à se transformer en celui d'un homme aux yeux enduits de khôl, aux dents jaunes, à la barbe clairsemée et aux nattes bien tressées. Je n'ai toujours pas compris comment à un moment il avait sorti une épée à la lame brillante pour l'agiter devant mon visage. Il s'était mis à me pourchasser en hurlant avec l'idée de me trancher la gorge.

— Par Dieu, je vais te tuer !

Il avait la voix de Noura.

Il était six heures et demie, l'hôpital Yanhee dormait encore. C'était le matin à Bangkok. Depuis mon réveil dans cette chambre aux murs blancs, le silence était complet autour de moi. Mon journal intime était posé

* En arabe, quand on utilise la deuxième personne du singulier, on marque le genre. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

sur la table de nuit ainsi que *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski. C'était au moins la troisième fois que je le lisais. J'avais commencé à dévorer des romans à l'âge de neuf ans.

Dès mon plus jeune âge, maman m'avait lu des livres, puis un jour elle m'avait déclaré, joyeuse et émue :

— Ma bibliothèque est à toi, maintenant Rayyane débrouille-toi !

Depuis lors, j'avais passé des heures et des heures, des jours et des jours, d'un roman à l'autre. Pendant toutes les vacances scolaires, je m'endormais et me réveillais la tête emplie des aventures que je lisais. Aucun écrivain ne m'avait toutefois autant attirée que Dostoïevski ! Combien de fois avais-je pensé à ses expressions ? Celle qui dit en substance que commencer est à la portée de tous, mais que seuls les plus fervents peuvent tenir bon et continuer était ma favorite. Je sentais que ma passion pour la lecture était sincère et durable, mais je n'imaginai pas encore que j'allais m'accrocher à cette expression : elle me faisait face aujourd'hui comme elle m'avait accompagné tout au long du chemin de ma transformation.

Bien sûr, j'avais lu et adoré les pièces de Shakespeare et leur philosophie, le charme des *Mille et Une Nuits* et la poésie de Gibran : je m'en servais comme oreiller partout où j'allais. Mais je ne m'expliquais pas pourquoi j'avais été écoeuvée par les poèmes de Nizar Qabbani et ses œillades lancées aux femmes. J'avais souvent partagé mon goût pour les auteurs américains John Green et Daniel Handler et pour l'Anglaise J. K. Rowling avec mon amie Jawa. Elle aussi adorait les livres et nous avons vécu ensemble les aventures d'Harry Potter ! Maintes

fois je lui avais lu les contes des *Mille et une Nuits*. Sous l'influence de maman, j'avais également découvert la magnifique poésie de Mahmoud Darwich. Ce qui ne m'empêchait pas d'apprécier Fayrouz.

J'avais pris très jeune l'habitude de ne jamais m'endormir avant d'avoir consigné les événements de la journée et les pensées qui les avaient accompagnés. Mon journal se trouvait toujours avec moi. Je le feuilletais chaque matin dès mon réveil.

Lorsque j'étais seule, le silence m'assaillait et emplissait ma réalité. Parfois il me prenait au dépourvu, réveillait des souvenirs au point qu'ils provoquaient au fond de moi de l'inquiétude et des craintes. Bien sûr, ces souvenirs tirés de leur sommeil par le silence ravivaient en même temps beaucoup d'espoir. Quand ils s'animaient dans mon âme, je les conduisais jusqu'à mon cahier de souvenirs.

Un jour, j'avais confié à Jawa :

— J'aurais aimé devenir une écrivaine.

— Tu le deviendras.

Elle avait répondu sans réfléchir, ce qui m'avait bien étonnée.

— J'aime bien le style de Daniel Handler, avais-je ajouté.

Elle avait pris son plus beau regard et, tout en souriant, m'avait répondu :

— Ma mère trouve tes écrits très prometteurs.

En l'entendant, un élan de joie m'avait submergée.

— Est-ce qu'elle a lu ce que j'ai écrit ?

— Oui, et elle t'admire !

L'hôpital dormait ainsi que tout Bangkok. Tout était calme. C'était dans ma tête que les ombres et les voix entremêlées s'agitaient.

La veille du jour où j'avais noté ces impressions, maman m'avait embrassé avant de partir.

— Bonne nuit, ma chérie !

J'avais fermé les yeux pour laisser passer son *Ma chérie* qui m'avait contrarié. Je ne lui avais rien répondu. Quand nos regards s'étaient croisés, j'avais senti qu'elle avait compris la raison de mon silence. Elle m'avait embrassé encore :

— Demain sera un nouveau jour !

J'aurais souhaité qu'elle me dise *Bonne nuit, mon chéri* et non *Bonne nuit, ma chérie* !

Maman. Jamais je n'oublierai combien elle m'avait aidé et soutenu au long de ces deux dernières années. Elle avait tout supporté : les jugements, les disputes et les menaces de tous. Sans relâche, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour se tenir à mes côtés. Sans elle, je ne serais pas ici aujourd'hui. Mais à ce moment-là, elle n'osait pas encore tout à fait affronter la rugueuse réalité.

Dans moins de deux heures, j'allais enfin être opéré. Des bouffées d'angoisse me submergeaient. J'avais l'impression que de hautes vagues se brisaient contre mon lit et le faisaient tanguer tout en l'inondant d'écume. Cependant, un désir plus fort encore me tenaillait, celui de me confronter enfin à mon rêve le plus inaccessible.

J'avais vécu chaque minute de l'année écoulée pour parvenir à ce qui constituait peut-être l'étape la plus

importante de ma vie. J'allais me débarrasser de mes deux seins. Le chirurgien les flanquerait bientôt à la poubelle. J'étais entré à l'hôpital sous le nom de Rayyane* la jeune fille et j'allais en sortir d'ici quelques jours sous le nom de Rayyane le jeune homme. J'allais m'en retourner léger au Koweït.

Maman avait longtemps été la seule à comprendre mon problème : je souffrais depuis ma naissance d'une malformation génétique contre laquelle je ne pouvais rien. Elle m'avait accompagnée à chaque étape : elle était là pour les premières analyses, pour les radiographies, pour les traitements et la rémission de mon épreuve. Bien sûr, son regard sans cesse noyé de larmes avait maintes fois trahi son malaise et ses souffrances.

Je me souviendrai toujours du jour où elle m'avait murmuré dans un soupir désespéré qui m'avait profondément blessé :

— J'ai pensé à tout, à tout, Rayyane, à tout, sauf à la transsexualité !

Pendant tous ces mois que j'avais traversés comme une douloureuse odyssée, les pleurs avaient été les plus fidèles compagnons de maman : ils l'avaient sauvée. Pendant nos nombreux trajets vers les hôpitaux et les cliniques, pendant les entretiens avec les médecins et les professeurs, elle demeurait silencieuse. Mais lorsqu'elle conduisait la voiture pour rentrer, j'apercevais souvent de grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues. Elle ne disait rien.

* Le prénom est mixte.

— Maman !

Souvent j'engageais la conversation, mais elle restait figée dans son silence, noyée dans ses larmes, amères et intarissables. J'imaginai qu'un fantôme trayait ses yeux pendant qu'elle se laissait aller pour être un peu soulagée de la peine qui oppressait sa poitrine.

Parfois, elle se garait subitement sur le côté de la chausée pour éclater en sanglots sans un regard pour moi. Secouée par de violents hoquets, elle dissimulait son visage derrière ses mains. Je fondais en larmes accompagnant le flux de ses pleurs. J'avais moi aussi l'impression d'étouffer de douleur.

Telle la lame acérée d'un couteau me perforant la poitrine, les questions m'assaillaient alors : Pourquoi moi ? Pourquoi dois-je endurer toutes ces souffrances ? Pourquoi ma mère souffre-t-elle à cause de moi ?

Quand maman remarquait que j'étais en larmes, elle paraissait étonnée.

— Tu pleures ?

J'étais stupéfaite par sa question ; elle se permettait de fondre en larmes devant moi et elle trouvait que j'étais trop démonstrative !

— C'est toi, qui pleures !

— Pleurer me fait du bien, rétorquait-elle. Les larmes sont les secours des mères.

Je la fixais en pensant que les larmes étaient l'unique secours des hommes.

Une fois, ravalant un dernier sanglot, elle avait séché ses larmes, s'était mouchée et avait articulé cette phrase dans un souffle, comme si elle venait de gratter la croûte d'une blessure pas tout à fait cicatrisée :

— Je devrais pourtant avoir compris le message !

Habituellement, elle se drapait dans un lourd silence et se détournait de moi. Je me demandais ce qu'elle avait bien pu ne pas comprendre et concluais que chacune de nous suivait son chemin de croix avec peine.

Une fois, j'avais fini par lui poser directement la question :

— Quel message ?

Elle m'avait répondu calmement d'un air étonné :

— Celui de Dieu.

En prononçant le mot Dieu, sa langue était restée collée à son palais. Je connaissais ma mère, je connaissais la pureté de son cœur et sa crainte de Dieu. Pieuse, elle accomplissait ses devoirs de croyante, les prières et les jeûnes, avec ferveur. J'avais bien senti que mes questions suscitaient ses craintes. De quel message parlait-elle ? Qu'est-ce qui avait bien pu l'empêcher de comprendre, elle, la grande lectrice, l'intellectuelle ? Pour quelles raisons avait-elle désormais compris la signification de ce message ?

Je n'avais rien mangé de salé qui puisse expliquer la soif inextinguible avec laquelle je m'étais réveillé ce matin. Cette soif n'existait que pour me distraire, pour m'éviter de ruminer à propos de mon opération.

— N'y pense pas trop !

La veille au soir, avant de quitter ma chambre en compagnie de maman, Jawa s'était adressée à moi en utilisant la forme masculine :

— Dors bien : il faut que tu sois prêt pour l'opération !

Je lui avais souri et elle avait ajouté :

— Bonne nuit !

J'avais vu que maman aussi avait compris le sens de sa phrase.

J'avais souvent eu l'impression que Jawa était plus proche de moi que toutes mes sœurs. Je me demandais parfois comment notre amitié avait pu dépasser les liens du sang. Ma sœur Noura, par exemple, était devenue folle furieuse en apprenant que j'allais me faire opérer alors que Jawa, elle, nous avait accompagnés jusqu'à Bangkok !

Avec Jawa, nous nous connaissions depuis la maternelle et nous avons toujours été dans la même classe ! S'il était arrivé quelquefois que nous soyons séparées à certaines rentrées, sa mère ou la mienne s'était promptement arrangée avec la direction de l'école pour nous remettre dans la même classe.

— Eh toi, l'Américaine ! lui lançaient les enfants dans la cour.

Je ne savais plus pourquoi j'avais pris le parti de cette élève ni pourquoi je l'avais défendue ce jour-là. Jawa avait les yeux marron, la blondeur de sa mère et aussi son accent. Elle avait deux frères et c'était elle la cadette. Souvent, pour me prouver son amitié, elle me disait :

— Je me sens plus proche de toi que de mes frangins !

Au début, je trouvais qu'elle exagérait, qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait. Désormais, je la comprenais mieux. Je ne trouvais plus étranges ni l'agressivité entre deux sœurs ni l'amitié entre deux amies.

Je me rappelais avec précision un incident : nous étions en CE2, un garçon avait bousculé Jawa qui était tombée sur le pas d'une porte. Elle avait le genou en

sang. D'un bond, je m'étais jetée sur cet élève et, à mon tour, de toutes mes forces, je l'avais poussé pour qu'il ait mal et finisse en larmes.

Allongé sur ce lit d'hôpital, éperdu d'angoisse, j'attendais mon opération. Tous ces souvenirs qui me revenaient en mémoire m'étreignaient avec tendresse, comme s'ils voulaient m'apaiser.

C'était Jawa évidemment qui avait été la première à me rassurer. Elle m'avait écouté alors que j'étais littéralement écrasé par l'angoisse et mes ruminations incessantes. En cachette d'abord, elle avait tout fait pour m'épauler.

J'avais vraiment hâte d'en finir avec cette opération. Je voulais devenir un homme. Ma poitrine était tellement oppressée que j'avais l'impression de n'inhaler que la poussière tapie aux quatre coins de ma chambre.

Ce jour-là, à midi, nos respirations étaient saccadées car nous venions de finir notre cours de sport. À un moment, j'avais aperçu Jawa qui scrutait à la dérobée la protubérance de ma poitrine naissante.

— Rien de nouveau ? demanda-t-elle discrètement.

— Rien encore.

Nous étions au début de notre dixième rentrée scolaire et j'avais quelques jours auparavant fêté mon quinzième anniversaire. La plupart de mes camarades avaient eu leurs règles. Pas moi. Je m'en étais plainte à ma mère.

— Je ne les ai pas encore, maman, et j'ai bien l'impression qu'elles n'arriveront jamais !

- Ne dis pas des choses comme cela, voyons !
- Je sens bien que je ne suis pas une vraie fille !
- Tu n'as pas honte de dire cela, Rayyane !

Soudain furieuse, maman m'avait ordonné de me taire. Comme j'avais peur, je n'avais rien ajouté. Mais pendant que j'essayais de maîtriser mes angoisses et mon embarras, j'avais ressassé cette phrase :

- Comme j'aurais aimé être un garçon !

J'étais persuadé qu'ils allaient m'ôter mon pyjama. J'aurais tellement aimé dormir jusqu'à l'heure de l'opération ! Depuis mon réveil, des souvenirs de mon enfance me revenaient sans cesse à l'esprit.

J'avais cinq ou six ans. Mes sœurs et moi jouions avec les filles de ma tante Siham. Chaque fois, je choisissais le rôle du jeune marié pour la simple raison que cela agaçait ma cousine Najat. Elle et moi, on ne s'accordait pas, on se disputait tout le temps et régulièrement, je quittais le jeu de rôles en disant :

- C'est moi le jeune marié !

Elle me criait dessus :

- Rayyane fait le garçon !

Puisqu'elle était toute rondouillette, je l'insultais instantanément :

- Et Najat elle fait la vache !

À l'époque, je ne comprenais pas ce qui me donnait cette envie enfantine d'endosser chaque fois le rôle du papa. Quand était venue la période où j'attendais d'avoir mes règles, j'avais commencé à franchement angoisser. J'étais seule avec mes questions, dispersée et bouleversée. Je priais.